

CE QUE M'A RACONTÉ L'ONCLE JEAN



I

—Oui, mon ami, je m'étais mis dans la tête de surprendre mon neveu Gouridouche. Comment faire?...

II

—Si je me déguisais en Papa Noël ! Avec ma longue barbe ça ne sera pas difficile, un vieux capot et me voilà gréé.

III

—J'enfile la rue et me dirige vers la demeure de Gouridouche, j'avais bien rencontré un policeman, qui m'avait dévisagé ; mais je n'y avais guère fait attention, j'étais tout à ma surprise.

SONNETS D'HIVER

I

Le soir, en plein décembre, et par un vent de bise, Tandis que le grésil vient frapper aux carreaux, Le thé brûlant servi, fermant bien les rideaux, Il fait bon s'installer près d'un feu qu'on attise.

Les pincettes en main, sous la lampe on devise, Entre amis, librement, — à côté des berceaux, On dort les enfants, qui rêvent de cerceaux, Et de biscuits dorés, d'une saveur exquise.

Comme la chambre est close ! et que les tristes mois Passent vite, en parlant d's gaités d'autrefois, Ou bien lorsqu'on relit le chef-d'œuvre d'un maître.

On y trouve toujours de nouvelles beautés... Le cœur le plus meurtri se sentirait renaître Au charme pénétrant de ces intimités.

II

J'aime les soirs d'hiver ! Le vent qui rôde et pleure S'engouffre et vient gémir dans le long corridor ; Mais, devant les chenets, douce et rapide est l'heure Où, fuyant les soucis, l'âme prend son essor.

On se sent rajeunir et la pensée effleure Les souvenirs heureux, les projets : tout d'abord, L'illusion joyeuse embellit la demeure ; L'espérance sourit !... Puis, parfois, l'on s'endort.

Un gai lutin blotti dans l'ombre, au fond de l'âtre, Pour écarter l'ennui, dit sa chanson folâtre, Nous choisit un beau rêve et le fait chatoyer.

Écoutons-le jaser avec l'humble bouilloire : "L'homme est fou de courir après l'or et la gloire Quand le bonheur l'attend au coin de son foyer."

ALEXANDRE PIEDAGNEL.

LES ÉTRENNES DE CHRISTIANE

Dans le grand lit familial, Christiane reposait. Sa fine tête expressive et pâle, aux lèvres décolorées, aux orbites cernées, à la peau si mince qu'elle en était presque diaphane, faisait penser à l'une de ces mignonnes statuettes de Tanagra, qu'on n'ose point toucher de peur de les briser.

Christiane venait d'être mère.

L'enfant, un petit garçon, reposait dans une barcelonnnette qu'une vieille balançait doucement d'un mouvement rythmique. La barcelonnnette était mignonne comme la mère et l'enfant, et garnie en dedans de valencienne blonde, en dehors de dentelles roses et bleues. La vieille,

LOGIQUE ENFANTINE



—Voyons, je n'ai pas le temps de jouer, il faut que je travaille.
—Pourquoi faire ?
—Pour gagner de l'argent.
—Pourquoi faire de l'argent ?
—Pour te donner à manger, donc.
—Je n'ai pas faim.

toute cassée, avait les cheveux plus blancs que l'argent, une petite figure ratatinée, dont le menton et le nez se recourbant tous deux, mais en sens inverse, se touchaient presque. Les mains, à la peau couleur de parchemin très vieux, tremblaient, et il y avait dans ses petits yeux comme un reflet de choses anciennes, de ciel clair de jeunesse, d'illusions perdues... Mais quand elle abaissait son regard vers l'enfant, tout cela s'éteignait pour faire place à une lueur d'amour immense, car elle était la grand-mère ; l'enfant qui reposait là, c'était le fils de son fils et de sa Christiane, la chair de sa chair, le sang de son sang.

Par les fenêtres, garnies de rideaux de mousseline rose aux vitres et de gros rideaux de velours violet aux embrasures, filtrait une lumière pâle et grise de fin de décembre. Le silence était profond : aucune rumeur ne montait de la rue ; seul, le léger bruit régulier de la respiration de la dormeuse passait dans l'atmosphère tiède ainsi qu'une caresse. La chambre à coucher exhalait l'aisance, la richesse : rien n'y manquait de tout le confortable de l'existence. Dans la cheminée de marbre sculpté rougissait un feu de coke

dont les reflets imprégnaient toute la pièce ainsi que d'une buée de sang.

Tout d'un coup, la jeune femme entrouvrit les yeux. Elle resta quelques minutes, silencieuse, sans remuer, heureuse immensément du tableau touchant qui s'offrait à sa vue et qui représentait le *Passé* souriant à l'*Avenir*. Et quand le regard de la vieille rencontra le sien, ils se confondirent l'un dans l'autre ainsi que des regards d'amoureux...

La première se leva.

"Eh bien, ma mignotte, questionna-t-elle, as-tu bien dormi ? Te sens-tu mieux ?"

Les lèvres pâles s'agitèrent pour laisser éclore un non moins pâle sourire. Une voix encore faible comme un souffle dit : "Oui... chère mère... je suis bien heureuse."

Une roseur, ainsi qu'une petite nue d'aurore courait sur ses joues. Dans ses grands yeux voilés, il y avait un peu de bleu de Paradis et de dessous le drap éblouissant de blancheur, une main longue,

étroite, aux doigts de cire, fuselés, tout mignons, émergea et s'abaissa aussitôt dans la batiste comme une petite colombe qui s'élève un peu au haut du nid, croyant que ses ailes auront la force de la soutenir, mais qui retombe tout de suite.

La vieille souriait. Elle avait pris sur un guéridon un papier bleu, puis, de sa poche sortant un étui, elle avait assujéti ses lunettes sur son nez, et, à présent, appuyée au lit, elle lisait :

"... Pars ce matin de Bordeaux par rapide, serai à Paris ce soir, cinq heures. Mills baisers à vous, Christiane et mère chéries.

"GEORGES."

Les yeux bleus se mouillèrent. Une félicité immense, intraduisible, s'y lut. Et la voix plus douce encore, comme défaillante de trop de satisfaction, dit :

"Enfin, mon Dieu, il me revient. C'est pour aujourd'hui. Merci ! mère, embrassez-moi, embrassez la petite femme de votre fils adoré. Aussitôt qu'il arrivera faites-lui connaître la bonne nouvelle.

Les paupières se refermaient sur les prunelles azurées de ses yeux en même temps que, comme une brume légère, une langueur de fatigue voilait sa figure exquise. Et, tout doucement, les ailes battantes du sommeil s'abaissèrent, l'enveloppèrent de leur berceuse caresse, la transportèrent à nouveau dans les pays bleus et roses du rêve.

Alors, sans bruit, la vieille regagna le fauteuil près du berceau, songeant à son tour à lui qui arrivait.

Lui, c'était son fils, Georges, le beau lieutenant de vaisseau qui, tous les sept ou huit mois, quittait l'appartement de la rue de Bellechasse pour s'en aller couvrir les mers vers des contrées lointaines dont on a grand-chance, souvent, de ne jamais revenir. Elle avait eu beau le prier de ne pas choisir cette périlleuse carrière dont le nom seul met un frisson au cœur de toutes les mères ; c'était sa vocation, il n'avait rêvé que cela et, après sa brillante sortie de Chaptal, il était entré non moins brillamment à l'Ecole navale. A présent, marin pour de bon, il était tout de même resté le grand garçon un peu chétif, délicat de constitution, à la figure expressive de jadis. L'année d'avant, il y avait quinze mois, alors que de retour d'une longue croisière dans les mers du Sud, il était venu en congé pour quatre-

